

## Lalabad

Madeleine Monette

Number 130, September 2011

Réinventer le 11 septembre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64961ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Monette, M. (2011). Lalabad. *Moebius*, (130), 69–76.

## MADELEINE MONETTE

### *Lalabad*

Le magazine est toujours sur la table basse, au centre du salon.

Sur la couverture coloriée à l'aquarelle, un plan fantaisiste représente New York City divisé en tribus, Khandibar, Veryverybad, Flatbushtuns, Botoxia, Coldturkeystan, Artsifarsis... Tous ces noms surprenants, Halley en a maintenant la clé. Leurs syllabes finales auparavant exotiques, « -stan » et « -bad » et « -tuns », sont les nouveaux clignotants d'alarme qui agitent chaque soir le journal télévisé. Toutefois, ils continuent d'exciter autour d'elle des rires d'incrédulité et de soulagement, des rires noirs traversés d'éclaircies, comme si on avait soudain envie de s'esclaffer en pleurant. De Taxistan à Lesbikhs, ils parviennent à tirer les gens de leur grand cafard collant, ce sont de petits souffles qui dissipent la déprime infinie des derniers mois, qui changent les paupières de boue en plumes volantes. Du moins, c'est ce qu'imagine Halley du haut de ses dix ans.

Une écriture irrégulière, aux majuscules tracées à la main, dit le caractère amateur et spontané de la carte, blague provocante de deux artistes qui ont osé superposer le Moyen-Orient et l'Asie centrale à New York, y rebaptiser des fiefs dont certains noms véritables comme Hells Kitchen et Alphabet City déconcertent également les nouveaux arrivants. Le farsi et le yiddish se mêlent à des expressions familières pour afghaniser certains quartiers, donner naissance au Mooshuhadeen du Chinatown et au Shmattahadeen du Garment District, ainsi appelés en l'honneur du porc moo-shu et des shmattès, ces chiffons des tailleurs juifs de la vieille Europe. Jusqu'à la section

Moolahs de la pointe de Manhattan, qui prête un rôle cynique en même temps au clergé chiite et à Wall Street!

Les parents de Halley lui ont vite expliqué tout cela le jour même où ils ont reçu ce numéro du *New Yorker* par la poste, pour qu'elle ne se sente ni exclue ni hors du coup, pour qu'elle cesse de se vexer en petite fille dépassée par l'humour des grands, laissée cruellement à son ignorance. Ils ont eu pitié d'elle qui levait des yeux suppliants, isolée par leurs curieuses plaisanteries et leurs rires inattendus, par leurs mots d'esprit qu'elle devinait coupables ou à double tranchant, mais qui semblaient leur faire un bien immense, à eux que rien n'égayait plus.

Pour le Bronxistan tout en haut, c'était presque transparent, mais on pouvait mieux savourer les Youdontunderstandistan et Trumpistan si on savait aussi que l'ancien suffixe «-stan» signifiait «lieu». Pour Wall Street qui était adjacent au Lowrentistan, dans les environs à présent insalubres du World Trade Center où les loyers avaient chuté, cela aidait de savoir que «moolah» voulait également dire «fric» en argot anglais. Et ainsi de suite, tandis que ce *New Yorkistan* naïf, aux pastels rassurants sur fins traits d'encre, devenait une leçon sur sa façon à elle d'être au monde, une porte ouverte sur une géographie lointaine soudain catapultée dans son intimité, puis une source de connivences avec les adultes de son petit cercle.

La veille encore, avec les voisins de la porte d'à côté invités pour la première fois en trois ans à prendre un café, il a suffi que leurs yeux tombent sur le magazine pour que la conversation soit lancée.

La tristesse de chacun était palpable, à l'épreuve de tout réconfort et d'abord de celui d'être ensemble, si prenante qu'elle rendait les visages gris et diluait les yeux. Des visions d'horreur continuaient d'affleurer, c'étaient des blessures infectées sous le remous des mots, avivées par les odeurs mordantes du bûcher de métal quinze rues plus bas, comme d'un geyser sulfureux qui aurait ravalé sa langue. Si bien que le malaise de toute distraction, du moindre instant d'oubli, rendait presque criminelles les préoccupations du quotidien, la nécessité par exemple d'arranger des biscuits dans un plat, l'envie de sortir ses meilleures tasses ou d'être embrassée tendrement dans la

cuisine, l'obligation d'être présentable. À chaque frivolité, un doute sur le durcissement de son cœur.

Halley, qui est fille unique et a tendance à surveiller ses parents de près, voit bien qu'ils ne s'intéressent plus à eux-mêmes et ont suspendu leur vie, sortes d'altruistes par force, de convives dégoûtés par un festin qui aurait mal tourné. D'ailleurs, chaque plaisir ne leur fait-il pas l'effet d'un accident, d'une faveur intolérable dont ils seraient les victimes étonnées? En tout cas, chaque jour son père tarde encore à partir travailler à son agence musicale. Quant à sa mère, elle n'a toujours pas retouché à son violon sur lequel elle jette parfois des regards inquiets, à croire que c'est un animal méchant, sinon un défi insensé qui causera certainement sa perte. Par chance, trois de ses concerts ont été annulés, et Halley en remercie le ciel même si elle est privée de sa musique préférée.

Alors hier, dans cette ambiance aussi chargée que débilitante, la fameuse illustration du *New Yorker* a été une bouée de sauvetage. Il n'y avait pas de glace à briser, il y en a rarement ces jours-ci même dans la rue entre étrangers, mais une fois de plus l'absurdité des Khantstandit et Bulimikhs a détendu les humeurs. Les voix ont monté, les éclats ont remplacé les sourires contraints. Chacun a lancé ses noms loufoques préférés avant d'y aller de ses propres inventions. Jusqu'à sa mère qui a osé révéler, en savourant apparemment sa honte ou en regrettant déjà sa candeur, qu'elle signait parfois ses courriels à son mari «Laurabadhalla» ou «Lauratounwali». Enfin, des fabrications de ce genre. Ou qu'il lui arrivait d'appeler sa fille «Halleylalabad» ou «Halleymoulahlabad». Oh! bien tendrement, et selon l'inspiration du moment. *So sick*, n'est-ce pas? Eh bien non, pas tout à fait. Parce que c'était cela qui était génial, que la douleur ou la colère puissent faire place à autre chose tout à coup, à l'amour des mots, à une réceptivité ahurie mais remplie d'humanité, à une curiosité troublée, et qu'il y ait peut-être là un début de rapprochement.

Aujourd'hui Halley, abandonnée à elle-même pour quelques heures dans l'appartement, s'accroupit sur le kilim du salon avec l'ordinateur portable, une feuille blanche et un crayon, pour calquer la carte de New York

et la remplir ensuite de noms de son cru, avec l'aide de Google. Penchée sur la table basse, elle commence par écrire avec application le titre de son tableau: *Farsiparlà*, puis elle décide d'effacer l'accent sur le «a». Ses parents sont originaires de Montréal et, bien que ce soient des New-Yorkais invétérés, convertis avec cœur au culte de leur ville d'adoption, ils s'entêtent à parler français chez eux. Aussi la francophonie triomphe-t-elle normalement dans ces murs, plus nécessaire qu'un réflexe. Mais c'est l'enfant née à Manhattan qui dessine en ce moment, et ce cataclysme qui a tourné en pagaille internationale et en guerre, cette calamité dont elle saisit la force historique, c'est en anglais qu'elle les vit. Donc pas d'accent grave, *and why not Bigappelabul? Yes, that's more like it.*

Le *New Yorker* est tout chaud sous le soleil du matin qui s'engouffre dans la fenêtre et cuit maintenant son crâne. Elle sent que la moiteur de ses mains fait gondoler la feuille, mais elle est trop absorbée pour rien y faire. D'ordinaire, ses parents ne gardent pas plus d'un mois les numéros de ce magazine hebdomadaire qui s'empilent trop vite, mais elle sent que celui-là est déjà pour eux un classique, comme celui des tours fantômes qui n'apparaissent noires sur noir qu'au deuxième regard en septembre, pour dire «le rien impossible de l'absence», selon sa mère. Oui, son noir hanté.

Elle sait qu'on reproche souvent aux Américains d'être fermés au reste du monde, et qu'à présent ils doivent tenir compte de villes, de populations et de pays entiers qui n'ont jamais existé pour eux, dont ils ignoraient même les noms et la géographie jusque-là. Elle non plus n'avait jamais entendu parler de Kandahar ou des Pashtouns et, dans le flou agressif de la surinformation, elle découvre ses effets déstabilisants. Impossible d'allumer la télé sans être projetée au bout du monde, sans faire de grands voyages éclair sur des cartes dont les noms défient l'alphabet, comme des animaux fantastiques à trois yeux. Tant de consonnes, tant de syllabes!... Mais à New York où l'on est encore sous le choc, on parvient soudain à se moquer de soi-même et de son désarroi, tout en offrant un miroir à l'étranger. On se montre résilient, on se remet soi-même sur la voie de la guérison, on se permet de rire pour

désamorcer la terreur, pour reprendre le dessus, on accepte d'être anxieux. Enfin c'est ce que disent ses parents qui sans humour dépireraient, ou divorceraient sûrement. Le geste des illustrateurs est ambivalent, peut-être trop enjoué pour les tensions qu'il évoque, surtout après l'invasion d'octobre. Mais d'après son père il dépasse le sarcasme, et on peut en être fier. Elle-même pousse d'ailleurs la fierté jusqu'à réclamer le puzzle de ce *New Yorkistan* qu'on peut commander sur Internet, même si cela lui vaut des taquineries. Ah! la petite Américaine qu'elle est déjà! se contentent de répondre ses parents à tour de rôle. Ce à quoi elle riposte crâneuse, en leur resservant un de leurs lieux communs. Mais le monde entier n'est-il pas maintenant un grand magasin? Oh, la petite futée! *Yup, exactly!...*

Pendant qu'elle figole son dessin, la brusque arrivée d'un hélicoptère au-dessus de Tribeca la fait sursauter, bourdonnement inoffensif pourtant par comparaison au vacarme de bang supersonique de ce matin-là, qui avait rasé leurs têtes. Elle en est contrariée, mais tant qu'elle baignera dans les odeurs encore âcres du ciel, elle continuera de se pardonner ses haut-le-corps nerveux. C'est ce qu'elle se dit toujours, que ses peurs s'évanouiront avec les odeurs. Si encore on ne l'avait pas appelée Halley comme la comète, elle ne se verrait peut-être pas filer à tout instant dans l'espace pour aller s'écraser quelque part, dans une explosion de flammes. Parce que l'avion, c'est elle. Oui, c'est ainsi d'abord qu'elle souffre. Dans l'avion, avec les passagers.

Lorsque sa mère rentre du marché à ciel ouvert du samedi, elle suggère à sa petite Halley-moulïk-moulah d'aller patiner à Central Park. L'enfant n'en a pas très envie, son travail de cartographe la captive trop, mais au bout d'un silence réticent elle court quand même sortir ses patins, en soufflant dans son cou: «Central Parkistan!» Sa joie est discrète mais triomphante, même si ce n'est pas là une de ses trouvailles.

Moins d'une heure plus tard, en faisant des huit avec sa mère sur la patinoire, elle remarque un garçon qui porte comme elle un molleton du concert des Backstreet Boys sous un anorak dézippé. De loin, en y regardant vite, on dirait son frère jumeau. Il l'a remarquée aussi, et d'ailleurs

il sourit à demi pour l'en assurer. Dès que sa mère s'éloigne son portable sur l'oreille, il s'avance vers elle à longs coups de patins décontractés, un peu trop déluré peut-être mais sincère, pas comme s'il jouait au plus vieux. Ses cheveux noirs ondulés sont séparés au milieu, ses longs sourcils sont soyeux, mais les charbons luisants de ses yeux font oublier tout le reste, même sa peau grisâtre qui semble manquer de soleil. Tout de suite, Halley lui trouve une ressemblance avec la jeune vedette d'un film iranien qu'elle a vu avec ses parents. Pourtant, sur ses patins à glace, il ne pourrait pas être plus loin des déserts rocaillieux du Moyen-Orient qu'elle imagine toujours secs et chauds, d'un rose poudreux.

Ils échangent d'abord des banalités timides, contents de pouvoir se répéter l'un à l'autre les dernières rumeurs qui courent sur les Backstreet Boys, puis de découvrir qu'ils sont pour ainsi dire voisins *downtown*, enfants privilégiés de la cité qui ont mille choses en commun. Quand il lui dit son nom, elle fronce les yeux et sourit en même temps, ne sachant comment réagir. Il s'appelle Amir Shezad. À la fois émerveillée et sur la défensive, parce qu'après tout les tours se sont écroulées et les frappes américaines ont commencé deux mois plus tôt, comme s'ils y pouvaient quelque chose! elle hésite un moment. Puis elle pose la première question qui lui vient à l'esprit, avec une légèreté sans innocence. Sa famille ne viendrait pas de Lalabad, par hasard?

Amir est interloqué. Il a dû en entendre de toutes les couleurs, mais «Lalabad», ça pourrait être une brise chaude qui le lèche un peu trop fort, un signe de complicité décoché comme une flèche. Il est prêt à s'en amuser, ou à en prendre ombrage.

Non, répond-il perplexe, comme s'il se demandait s'il n'a pas méjugé Halley. Mais ses grands-parents sont nés pas trop loin de là. À Behshahr en Iran, pas au Pakistan... Parce qu'il y a plus d'un Lalabad.

Halley est honteuse de la méfiance qu'elle a inspirée. Sans le vouloir elle a été fautive, elle a mal traduit ses sentiments. D'une voix timide, le regard par en-dessous pour se faire pardonner, elle annonce que ses grands-parents à elle sont du Kébekistan, au nord. Sa grand-mère

est née dans la petite ville de Shawiniganabad et son grand-père à Lavalabad, une grande banlieue.

À peine la boutade lancée, elle craint de s'être coulée davantage. Ce n'était sûrement pas la chose à dire, pas à lui qui doit se sentir sans cesse repoussé de l'autre côté de la barrière, avec un nom pareil ! Leur accord devra prendre d'autres formes, elle aurait dû s'en douter, et elle voudrait maintenant qu'il la devine.

La tête enfoncée dans les épaules, elle étire un grand sourire silencieux et interrogateur, plein d'appréhension.

Brusquement il se détourne, mais pas pour l'abandonner là, non, plutôt pour balayer d'un bras le paysage autour d'eux. C'est quand même beau, Central Parkistan. Non?... fait-il. Puis il met la main sur sa nuque pour compléter son geste, le coude en l'air dans une attitude de détente satisfaite, comme s'il l'avait bien eue.

Halley est prise de court. D'instinct elle le repousse d'un petit coup de paume sur la poitrine, avec une familiarité d'autant plus déplacée que sa mère vient de sauter sur la patinoire et l'observe avec une gaieté oblique. *Oh, you!* fait-elle, avant de laisser échapper un rire franc, le premier depuis bien longtemps. D'une liberté sans regret.

---

## Note

Cette nouvelle a d'abord été publiée dans la revue *Riveneuve Continents*, no. 11, Paris 2010, p. 164-171. L'illustration intitulée *New Yorkistan*, qui a paru en couverture du *New Yorker* du 10 décembre 2001, était signée Maira Kalman et Rick Meyerowitz.

